

Le mot la main



Vincent Nordon

Quand Thierry Kuntzel est mort, on sortait à peine de chez Barthes et de chez Lacan. Barthes, c'était rue de Tournon, il n'était pas encore au neutre - mais la sémiologie (qu'allait-il faire dans cette galère) chez lui et la littérature revenaient au même. Barthes, cette année-là, faisait son séminaire sur Balzac et Lacan, sur les non-dupes errent. J'étais vaguement mao, très maigre, amphétaminé. Thierry changeait de sexe. Godard venait de passer sous un bus à moto. Quand Thierry Kuntzel est mort, je n'avais pas encore compris qu'il était mort. J'ai eu donc vaguement besoin d'écrire pour comprendre tout ça. Tout ça est une question d'aiguillage et d'aiguillon, d'aiguilles fines et qui posent - à tort et à travers - en l'envers du revers - ce canevas du rien, du n'en jetez plus, ce mirador du trop, ce marché : où tout fait sens quand il suffit de l'y tenir obscurément, ingénument. Comme en ce miroir de la fin des années soixante dont nous venons tous avec Carnaby street, car se souvenir d'abord du sourire de Thierry dans les rues de Paris, d'abord, quand la pulsion triomphe.

Et d'aborder ensuite, peut-être, l'époque qui était à la catharsis de l'ego, de l'angoisse et Lacan, dans la cour de l'Ecole, faisant sa place au vide, au manque du manque du manque et du hors-là : science-fiction du pourquoi, du double - pas forcément imaginaire. Hitchcock, ici, là, et tout de suite : scansion. Le regard comme objet. Première expérience. Thierry Kuntzel a très bien vu ce Hitchcock-là, ce passage-là. Il analyse tout de suite, mais on sent que ça n'est pas tout à fait ça. Il part du regard, du circuit chez Hitchcock - comme dans *The Birds* - mais on sent qu'il est regardé par l'expérience du rêve, par les images-mêmes qu'on voit dans notre rêve.

Dans les rues de Paris, en sortant de l'Ecole, on se regardait.

C'était donc au début des années soixante-dix. On revenait de chez Barthes et de chez Lacan, on mangeait dans un petit chinois de la rue de Sommerard. Pas loin de *La Joie de lire*, chez François Maspero, rue Saint-Séverin.

Oh tu sais la vie l'amour la mort c'est toujours la même histoire - tu veux changer? - ben oui, juste un peu, changer d'axe, d'angle, de fleuve par lequel pianoter.

Et, là, on est où? Quand? Peut-être fin soixante-dix. Thierry habite rue Rambuteau, des bouquins partout. Thierry a trois ans de plus que moi - à cet âge ça compte. Et puis, n'est-ce pas... cette biographie trouée... ces bonds-à-bonds non habitués à la douceur

-Allo?

-Allo mon amour?

-Mvoui, c'est ton petit Thierry, excuse-moi, je suis un peu... il est... attends! je viens de renverser mon verre - attends... ah? oui, effectivement, il est déjà troizheuredumat...

-Ne t'inquiète pas, je ne dors pas.

-Tu connais ça?

-Quoi?

-Attends! Ecoute!

Et là, il me met une chanson toxique sur l'écouteur. Exhumée, triste, partie, comme on dit : "il est toujours un peu ""parti"" - sous-entendu : il n'a plus sa tête à lui. Perdre la tête à la Louis XVI, je veux dire à la royale, pardon! à la royale.

Je postule - en avant-centre - mais sans certitude : Thierry fut d'abord haï. Je ne l'en aimai que mieux tout-de-suite. Haï? Oh! bien sûr, pas ce qu'on vit dans nos villages avinés - ce fut assez Saint-Germain-des-Prés, mais ce fut violent tout de même. La période était à l'affrontement mao-stal. La période - aujourd'hui, on parle de "séquence" - était au pugilat Lin Piao- Xiang-Xing. Ce furent de belles années de beuveries - Thierry pas en retard - et, tout de suite, la question du passage de la théorie à la pratique. Certains déterminés furent en usine - et y laissèrent santé

mentale et physique -; d'autres - dont Thierry et moi furent - tâchèrent de - chacun à son rythme - écrire et filmer de concert.

Oui mais il y avait de la haine chez cette virago de la rue Rambuteau qui lui envoyait ses excréments par enveloppe. Un jour, n'y tenant plus, Thierry m'appela. Je sais, Vincent, tu vas peut-être trouver cela étrange qu'après tant d'années je renoue avec toi - d'ailleurs je ne sais pas ce que tu deviens - mais je te demande un service : peux-tu me débarrasser de cette folle, car je sais que tu as eu une petite aventure avec elle et qu'elle, etc. etc.

Mais bien sûr Thierry.

Vingt ans après.

-Tu comprends, Thierry, le numérique arrive.

-Ah? Oui, bon, youp la boum!

C'était au moment du 16 millimètres. Il y avait des gens qui n'avaient pas assez d'argent pour se payer du 35 millimètres. Thierry passerait donc rapidement à la vidéo.

Tu comprends, Thierry, la question est d'écouter la bonne musique au bon moment.

C'est comme ça!

Sans rémission!

Sans résipiscence!

Sans - allo? - c'est Xavier Douroux qui m'appelle; vous comprenez, je mets une serviette, car j'étais tout nu. Je sors du bain, comme la vérité,

-Vous exagérez. Examen médical traditionnel pour mon âge - je suis, en effet, pas si jeune. -Pas de maux de tête réguliers? -Aucun, docteur.

-De quoi souffrez-vous?

-De rien.

Je vous en prie. On devrait toujours commencer son récit par "je vous en prie" pour se laver des avanies.

Revenir, mais où? Encore des histoires de Mères? Ce fut - mais où? - comme dans un songe, ou une prière, une longue mélodie, peut-être vaguement accompagnée par deux ou trois autres instruments. Cette façon qu'on avait de s'oublier - par les champs et par les grèves, et cette façon qu'il a, lui, de s'allonger, de s'étendre et de rire, Thierry Kuntzel, né à Bergerac, entre un bar-tabac et Fernand Raynaud. Sa mère qu'il allait voir souvent à Nice où elle résidait veuve infirme, il ne l'allait voir qu'à reculons. Dans ces cas-là, il m'appelait. Comme sa mère était assez présente, il m'appelait assez souvent, souvenons-nous, Fernand Raynaud se tue dans un virage. Allo? C'est qui? Quelle virago? Quelle Mère en phase avec Phipus Solus le latiniste? Quoi? Epelez, s'il-vous-plaît. Allo?

-C'est Thierry. Comment ça va mon amour?

-Oh moi ça va bien.

-Il est quatre heures du matin sur la terre.

-Oui, mon Thierry.

-Que fais-tu?

-Je vais me chercher un verre de vin.

-Comment??? tu bois du vin?

-Ben...

-Mais ça fait grossir!

C'est comme les quatre jumelles de Copi, ça n'arrête pas de mourir et de ressusciter. Tiens, pendant que j'y suis, il faut que je regarde dans le dictionnaire ce que veut dire "arriver à résipiscence". Contrition? Demander pardon? Quoi?

On était les fils des lâches. On avait payé - et même largement. On avait décidé que la sémiologie serait la nouvelle science critique. Et alors, ça vous fait rire? Non, c'est pas ça...

Eh ben c'est quoi, alors?

C'est Dita Parlo.

La belle de Renoir?

Oui, mais pas que de Renoir Vigo.

C'est toujours la même histoire : tu te lèves le matin, tu vas. Thierry va directement vers le réfrigérateur où dort une vodka absolut. Il en boit une gorgée, va immédiatement vomir, et revient : la journée peut commencer. J'en parle en connaissance de cause. Oui bon et alors ça vous dérange? Bach et Godard l'avaient dit bien avant : *Erbarm dich mein, O Herre Gott*

BWV 721, ce qui veut dire "je n'en peux plus, je suis à bout de souffle". Si vous écoutez cette musique c'est exactement ce qu'elle exprime, et Godard l'a - constant - utilisée à partir de ses essais-vidéo; or c'est là que je veux venir. Nous sommes en 1977, ah! à bout de souffle! déjà pointe le nez des malins. Mais non! Lorsque les premiers essais-vidéo de Godard paraissent (*Sur et sous la communication*) Thierry Kuntzel est ailleurs. Ce qui se passe, il l'ignore, il n'y comprend rien - mais à bout de souffle, aussi, certainement, ce qui s'exprimera dans le grain luisant par places dans ses bandes, ou sale et/ou déchiré, il revient à l'heure où les autres s'en vont. Il revient au passage, dans les villes, et tout lui est indifférent. C'est un jeune homme triste - on le notera jusqu'à sa fin - qui a l'esprit pur et sanguin. Il revient alors à celui que beaucoup de nous ignoraient encore, alors, à Walter Benjamin. Alors.

Nous sommes sommes en 1970, j'ai vingt ans, à peine plus. Paris, boulevard Saint-Germain. Il fait beau à la terrasse du café Le Saint-Claude, deux rangées de voitures en sens inverse, le *Barthes par lui-même* vient de sortir au Seuil dans la

collection "Microcosmes-Ecrivains de toujours" - extraordinaire coup d'édition. Les récits de Barthes m'emportent à toute allure mais je suis toujours encombré, de moi-même, de mes images indignes, de mon manque d'imagination, de risque, de mon univers mécaniste et sans folie. Vingt fois Thierry Kuntzel (j'avais, pour lui, une admiration infinie) tournait autour de nous, arrêt-sur-image, arrière, tour du pâté de maison, retour encombré, croisé, déployé. L'humanité est ailée. C'est décidé : Thierry - je le sens - devient cet archange mobile, mobile dans l'élément mobile. Restons quand même encore un peu dans la scène. Deux choses me frappent : son jean est trop serré; et sa démarche est splendide comme un Maldoror sans perversité. C'est le temps de nos études à l'Ecole Pratique, lui en fin de diplôme, moi juste au début. Là, Finkielkraut et son acolyte auteur de *Lune de fiel*, un certain Benjamin Brunner, souffre de chambre de bonne et métaphoriquement appelé à être le revenez-y de Sarkozy avant qu'il y fut.

Souvent c'est l'aube d'été - on a froid on a faim un chien vous chasse et c'est Rimbaud qui redéboule à la Bresson comme Mouchette au bord de la rivière avant les abysses, qui redéboule à la maison. Mouchette ou Jeanne d'Arc : elles pourraient dire la même chose : ils écrivent tous contre moi. Or, quand Thierry commença d'écrire, comme l'estafette de Sa Majesté Roland Barthes, il y avait, raisonnable et désespéré, du style à califourchon : aujourd'hui inquiétude et demain flamboyant mais - et j'insiste là-dessus - se désolidarisant par essence de son camarade Raymond Bêlour avec lequel il a vaguement co-signé des textes sémiotiques dans *Communications* sur Hitchcock. Passons vite! Revenons. Ecoutons. Ecoutons l'oeil, peut-être, et ces stéréotypies, c'était en juillet 1973, et cela, dès le matin! n'oubliez pas que le TGV n'existe pas - il se souvient de son enfance à Bergerac et le cristal des verres, pendant ce temps nous sommes en un temps où tout change et pourquoi pas Thierry?

Un jour, tu verras, on se rencontrera. C'est la chanson. En attendant, mon

pauvre Thierry, tu es mort et là, moi, j'écoute du Schoenberg, l'opus 23 - tu me disais que tu ne comprenais rien à Schoenberg, c'est possible, c'est sans doute une question de ritardando, poco ritardando a tempo poco accelerando nuances surexposées ces phrases fuguées, ou plutôt fughettées, ces oeuvres qu'on aimait tant, mal foutues mal faites mais brèves et déjetées. Ces oeuvres, pourtant, affrontaient la mort. On ne s'en parlait - bien sûr - pas ainsi. Je reconstitue. A l'époque de Barthes, Kuntzel avait parfaitement compris que Straub était l'Ingres des Temps Modernes. Ce côté "habitable classique" (pour reprendre l'expression de Delacroix).

Et pourtant.

C'est comme ça.

Sans perspective de promotion, Thierry avait tenu. Il n'était pas monté dans la charrette des camarades.

Je le voyais, souvent, à la porte d'un estaminet, entouré de deux pervers élégants avec des vêtements tout froissés, cheveux ébouriffés.

Eméché?

On dirait.

Une chanson traînait dans l'air du printemps : "Un jour, tu verras, on se rencontrera..."

Onde fatigue point particulier de l'histoire de l'invention

La tombe de Stendhal, au cimetière de Montmartre, porte l'épithète : *Scrisse. Amô. Visse.*

Corinne Castel m'avait écrit que la tombe de Thierry était au Père-Lachaise, près de l'entrée à droite.

Je pris un taxi, fis le tour de Paris. De ses cimetières.

Aux portes de Père-Lachaise, en venant de la place Léon-Blum, je demandai au taxi de bien vouloir m'attendre.

Je fis semblant.

Je ne rendis jamais visite à la tombe de Thierry Kuntzel.

Le taxi me réemballa dans le mésusage et l'inquiétude.

Mais je reste, en pensée, aux côtés du poète Thierry Kuntzel. Il y a, dans un film que nous aimions tous deux (mais nous ne sommes pas les seuls - heureusement, l'Esprit n'est pas mort) - je veux bien sûr parler de *Moonfleet* de Fritz Lang - un cher enfant qui - lumineux regard sur l'écran - dit qu'il ne pleure pas le voyou qui fut peut-être son père et (Stewart Granger pendant ce temps la main sanglante courant le long de la barque abandonnée) dit :

"Il fut mon ami!"

C'était en mars 2003, rue du Petit-Musc à Paris, vers treize heures. Thierry Kuntzel nous avait donné rendez-vous, Tomoko et moi, dans son restaurant favori, *Chez Eliane*. Il m'avait prévenu : victime d'une "petite attaque" cérébrale, il n'était pas au mieux mais, comme je partais au Japon le mois suivant, je tenais à l'embrasser avant de m'embarquer.

Evelyne July - la table à côté - veillait encore au grain quand, précédé de Philippe Grandrieux, Thierry fit son entrée. Provisoirement aveugle, et guidé par Philippe, il attend, souriant : Tomoko, qu'il ne connaît pas encore, se précipite vers lui, et lui caresse une joue. Thierry se met à rire en disant : "Tomoko!".

Cette façon qu'il a de mettre les gens à l'aise.

Provisoirement aveugle.

Cette façon qu'on a - nous - de se mettre à nu tout en reliant le ballet aux évolutions de la danse libre.

Title TK, p. 128 :

"Soit une *scène*, un tableau "vivant" caméra fixe - ou presque, un *tout petit peu* de mouvement pourra être introduit après un certain temps. Ce qui se meut *d'abord* est la lumière, l'intérieur de l'image -, un faisceau lumineux parcourt les objets, seule une partie est éclairée : jamais la scène ne se donne entière à voir. Que mémoire (imagination) d'un objet "total". Que du *partiel*. (16/2/79)

C'est un récit - aussi. Ces escaliers de l'immeuble de la rue Vieille-du-Temple, chez Evelyne July - jusqu'au dernier étage et ces couloirs, et ces boyaux qu'on reverrait plus tard, mais souterrains, à Reims, chez Pommery. Je le quittai dans son dernier étage dont il déménagea cet été-là pour un appartement de la rue Sedaine que je n'ai pas connu puisque j'avais fui Paris dès le printemps 2003 installé au Japon je lui téléphonais deux fois par jour - il me parlait de la canicule monstrueuse (on parle de 18.000 morts) et de Robert Walser mort dans la neige - et de son "territoire du crayon".

Repenser à ceci : tâcher d'écrire ce livre en marge de *Title TK*. Me mettre dans ses pas, ses marges, ses silences, sa ponctuation, sa vitesse, son déferlement, sa cascade, son vertige.

Tâcher de dormir un peu - et puis s'y mettre.

Sur la platine, mettre un peu de musique - quelle musique? - et puis s'abandonner. N'avoir pas peur de pleurer. Bien au contraire. Et puis inscrire en marge de ce que l'on veut écrire : "Ici je me suis laissé séduire". Aurais-je besoin de repos?

De pensée? de penser? De prêter attention?

"Rien du film ne peut être compris. A éviter : la question de la mémoire - et de l'oubli." (*Title TK*, p. 96)

Dans ces histoires de (la) peinture ou de (la) musique ou de cinéma, j'aime ces jambières, ces raccords, ces emplâtres sur une jambe de bois, ces Pontormo, ces Gustave Moreau, ces Félicien David.

Ces raccords-reports.

Ces "dénueements de l'homme" (Pascal, Préface au *Traité du vide*).

J'aime ces isolés - Berlioz étant leur Prince - échappés du bocal, du formol, du formel.

J'aime ces incompris de et dans et par l'Histoire, quand tout en eux est histoire minimale et transversale et sensuelle et rythmée par cette incompréhension-même qui fait leur printemps éternel.

J'aime ces mal-aimés de l'histoire de l'art.

J'aime, donc, Thierry Kuntzel. Là et où quand l'idée-même de "vidéo" ne veut strictement rien dire.

Peut-être, ici, ou là, placer l'idée - quitte à la reformuler plus tard, en la transformant, la transmutant, la trans-essentialisant : Thierry Kuntzel, romantique allemand. Novalis, Eichendorff, Jean-Paul, Hoffmannsthal, Adalbert Stifter : regard, nostalgie. Nostos. Mémoire. Dangers de mémoire.

Placer ses pions.

Espionner son langage.

Engager sa respiration.

Voler, nager, larguer tout.

Combiner, permuter. Quitter. Revenir. Feuilletter.

Nous fûmes chez Yvon Lambert voir *Les Vagues* de Thierry Kuntzel en compagnie. Assourdissant mutisme du monde et prodige de son apparition qui se vaporise - on avance on recule et - *hors paires* - la vague trouve le roman de sa solitude. Je venais de me marier avec Takahashi Tomoko, certes, mais cette vague n'avait rien de Hiroshige, tout de Virginia Woolf. Cosmiquement déterminé. Mémoire méditante. Un fleuve de salpêtre patiné.

Ils gisent là, n'ayant pu échapper à l'épuisement, l'affaissement civilisé.

Kuntzel-Rimbaud? C'est juste une idée. Dominique Noguez en son temps avait imaginé un Rimbaud de la Quatrième République. Thierry, mieux que Rimbaud, n'a pas souffert de ces commentaires aléatoires. D'abord, parce que mieux que quiconque, Thierry - entre retour sur quelques questions et voyage représenté - accompli le "voeu" du film classique, du temps représenté. Il achève une histoire. Sanctuaire bienséant, brutalement heurté.

C'est une idée. Sûrement pas philosophique. Sans doute théâtrale. Un souvenir, beau souvenir. De ma jeunesse.

Il s'appelait Thierry Kuntzel.

C'était la "part des anges" : cet éther de grâce, cet été de l'intelligence, cet amour d'humour, cet accent de Bergerac.

Entre Nam Jum Paik et Bill Viola, il sut - de *Nostos I* à *Nostos II* puis à *Nostos III* - inventer ce que Bernanos ni Garrel n'auront ni su ni pu dire : l'enfant triste.

Ni même Godard.

Je me réveillai en sursaut, fonçai sur le clavier, écrivit ceci : captivant, héroïque, fin, comique, agressif et protecteur.

J'en étais où, d'ailleurs?

Rappelez-moi!

J'ai oublié!

Ah! Oui!

Il ne comprenait rien à Schoenberg : la belle affaire! Mais son art avait tout à voir/entendre avec la Seconde Ecole de Vienne. Il ne voulait pas en entendre parler, et pour cause : sa cause était freudienne. Tout le monde sait que Freud était sourd. Comme Henri Michaux. Le seul poète à comprendre le son de la langue : Pierre Reverdy. Mais personne ne le lit plus. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi. Thierry le lisait, lui. D'ailleurs, Thierry lisait à peu près tout. Même Jean-Philippe Toussaint.

Serai-je un mauvais ami posthume en postulant ce qui - à mon corps défendant - constitue le rempart de cette épiphanie? Thierry, c'était le grouillement de la vie organique. C'était l'orgiasme. L'absolu non-castré : mais surtout pas l'affolé du Cul (quoique...); il s'envoyait en l'air je n'sais même pas comment, il m'en parlait vaguement, entre deux verres, deux coups de téléphones, deux lettres. Où en étions-nous, tous les deux? De nos homosexualités? Thierry souvent me disait que si j'avais voulu, j'eusse été la plus belle pédale de Paris.

-J'sais bien, Thierry, mais je n'ai aucun courage.

Je crois que c'est moi qui lui envoyai cette phrase, mais il la reprit

immédiatement : "Il n'y a pas de pédés heureux". O silence! Vous, les militants du cul! Thierry vous abhorrait, et la Gay Pride le rendait malade.

On s'envoyait des lettres, des cartes postales. Souvent peintes, dessinées, redessinées, re-peinturlurées. Où ai-je fourré tout ça? Lui, par ses gouaches, moi par mes feutres; une belle série quand il fut à l'hôtel ou vécut Raymond Roussel. En face du *Mépris* de Jean-Luc Godard. Je veux dire : de l'autre côté, juste un peu de travers. Enfin, le Sud, quoi! Son Sud. La Croix du Sud. La place, la pièce, le secret du guetteur mélancolique, du leurre bleu, de l'heure bleue; je garde les parenthèses de Thierry : "(y aurait-il parfois, *trop de lumière, trop de clarté?*) - *Title TK* p.83.

Godard, toujours, avait tracé la route. Ah! le salaud!

Le vélo de Nathalie Baye dans *Sauve qui peut (la vie)*- il faut, on peut, on pourrait toujours parler de la première fois. Cette idée vaine face à la violence du monde-présent.

Il se nommait vraiment Thierry Kuntzel, mais je l'appelais "mon petit Thierry". Mais il y avait du Paul ou du François quand, ne se souciant pas de la réalité des choses, il se figurait comme un corps imaginaire. Mais aussi du Simon : "celui qui écoute et entend". Son intelligence était peut-être diabolique et sa virevolte du verbe proprement angélique. Ce qui l'a sauvé? Il fut l'avvers de la mode et le revers de l'oubli, la pièce, la médaille évidée, comblée, jouée sans bêtise, sans fatuité. Tendue comme un doigt, Thierry traduit du silence, comme Joë Bousquet, cet autre poète qui lui ressemble étrangement d'ailleurs, par leur lit, leur douleur, leur blessure, leur passage, leur apparition, leur effacement.

On trouve, dans la Correspondance de Voltaire, cette phrase comme : "Je n'ai

point d'expressions pour vous dire à quel point j'ai l'honneur d'être" - "expressions" au pluriel, n'est-ce pas ah mais oui! voilà! J'ai l'honneur d'être - avec moult expressions - j'avais mal dormi.

La veille, Thierry Kuntzel m'avait parlé d'une hospitalisation. On lui ferait "un pansement dans l'estomac".

Je traduis de mémoire.

Un pansement, donc.

Et donc, plus un pensement.

Un jour, donc, mon cher Thierry Kuntzel s'en fut à l'hôpital pour un pansement stomacal.

Plus de pensée.

Plus de beauté.

Plus de musique.

Plus de déhanchement. Plus d'accent.

Plus de rire.

Plus d'être.

Plus d'expressions.

Plus de cinéma.

Plus de vidéo.

Dans ce *Faust* où Goethe dit "demeure c'est si beau" ; et, Voltaire : "Un des grands plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches." (Lettre à D'Alembert, 7 août 1766), pour inaugurer, un jour Thierry Kuntzel fut mort. Il m'avait téléphoné la semaine précédent son hospitalisation - je vis le faire-part de sa mort dans "Le Monde" : Alfred Paquement a le... j'sais plus, regret, douleur, etc. Avec la Caisse des Dépôts et Consignations. Premiers faire-parts dans "Le Monde". C'est assez chic. Non, j'en rajoute (juste) un peu - à peine. Corinne Castel, tout de suite après, bien sûr.

Je reviens.

D'où?

Au début des années quatre-vingt-dix. Au téléphone, Thierry Kuntzel tint à me prévenir : "tu ne me reconnaîtras peut-être pas, je suis devenu *grundge*, et j'ai pris du poids" - notre dernière rencontre remontait aux années quatre-vingts - les années quatre-vingt-dix devaient pourrir en moi déjà comme tout désordre dévastateur. Age, milieu, morphologie, habillement, gestes, attitudes, langage, tout quoi! Quoi?

En ce mitan des années quatre-vingt dix, le plus dur était fait. Pas encore tout-à-fait vieux, mais déjà sonnés. A bras-le-corps. Il n'y a que les histoires pour rassembler le monde de façon inattendue. Témoignage autorisé? Objectif résumé? On était jeunes, et libres d'épaules.

C'est une chanson de je ne sais plus qui. Aragon, je crois, ou Genet, je ne sais plus, chantés par Colette Magny.

Tu l'as retrouvée?

Quoi?

Cette petite photo.

Attends!

Attends un peu, j'y viens! Attends! Je regarde un documentaire sur Arte

-eh ben! t'es pas dégoûté!

-non mais attends! Pierre Rosenberg se fait chahuter par d'autres conservateurs qui prétendent que le *Gilles* n'est pas de Watteau.

-tu me raconteras.

Je ne comprenais pas de quoi je parlais. Je me réveillais d'un sale rêve - mais non! ça n'avait pas été un rêve : la veille, bon Dieu! quel coup sur la tête! J'en avais tellement reçu que je n'avais pas repris mes esprits avant trois heures de l'après-midi.

Peut-être eût-il mieux valu quelques rétrospectives historiques.

Je me souvenais d'un film bien oublié d'Anne-Marie Miéville, l'amie de Jean-Luc Godard, et qui s'intitulait *Mon cher sujet*.

Au sujet de...

Au sujet de qui, de quoi?

Ah? oui! J'ai promis à Xavier Douroux ce livre sur Thierry Kuntzel sans ressassement - juste (en a-parte ironique et auto-dérisoire) se ressouvenir des éclats de rire de Thierry quant à Straub : "Ah! le con!" ricanait-il céliniennement, mais pas seulement : aussi parce que sa première femme était devenue dorénavant la Productrice Officielle des Straub (avec Pierre Grise) - bref! on bifurque et sur quoi sur qui d'ailleurs - à voir Daniel Buren mal à l'aise devant l'artiste dissident Ai Weiwei - je repense à son bouquin chez Flammarion où, page 237, il parle ainsi de la vidéo :

"il y a une ribambelle d'oeuvres vidéo qui ont moins d'intérêt que la moindre peinture dite "impressionniste" faite aujourd'hui place du Tertre! Je ne suis pas très convaincu non plus par ces installations spectaculaires qui pullulent. Pour la qualité et la sensibilité d'un Thierry Kuntzel, combien de pompiers font illusion, grâce à la relative "nouveau-té" du médium. Depuis le début je m'en méfie..."

Combien d'expositions?

Imaginez la scène suivante : on en est là, de chez Pommery, (Champagne? Pffttt!) à Reims, avec ma mère, vieillarde cacochyme qui ne peut plus descendre les

marches vers les boyaux crayeux où - dans un détour obscur, sordide et venimeux - surgit le "Gilles" de Thierry Kuntzel. Cet enfant triste.

Imaginez le fils, bientôt cacochyme himself - c'est moi, himself!

imaginez imaginez

et puis reprenez tout, reprenez le tout et touillez, les douleurs et les humiliations qu'on apprend très tôt à taire et qui ne sont pas très utiles "en société"

On en est là, de cette histoire, du paysage où, idéale raideur, primitive et distante, on avait repris goût à l'écriture. Le corps à la lettre, en Somme (théologique), objet poétique. Le Corps de Thierry.

Gilles, en Somme. Pathétique et théologique.

Et littéraire.

Thierry/littérature.

Evidemment! (sur l'air de France Gall/Michel Berger : "évidemment, c'est plus comme avant").

L'histoire varie sur ce fait : on en était là de ce ressassement - un peu las - aussi.

On avait trop vu, cet après-midi-là, ce Gilles.

Qui.

On avait décidé.

Quoi?

De reprendre cette petite photo de la chocolaterie Poulain : "Une belle cruche", à moi envoyée juste avant sa mort par T.K.

Qui, quoi, cette belle cruche?

Une photo, belle photo

certes

mais

je

je ne suis

ici c'est pas bon

il faut tout reprendre

plus que

ça

ou

pas plus qu'ça du corps que cette miction subtile incapable échappée volée dans un moment d'inattention (Leopardi) - miction/mixion/mission : va là où ton devoir l'impose. Or, mon devoir m'impose de dire ceci : chaque phrase compte. Beethoven aussi. Et Leopardi.

...présente

et vive...

(le texte de Leopardi dit : il me souvient - et Ungaretti - serais-je le Ungaretti de Thierry? : genre différent, arriver à donner, trille, extraordinarie, architecture) - notre temps est-il déjà mort? Il me souvient, donc, dans la déflagration et l'ironie, à la frontière du désastre et du naufrage

je postule - ici - au risque de la nausée pour certains - que Thierry Kuntzel n'est pas le vidéaste que l'on présente en pages choisies dans des manuels pratiques et portables - et que Thierry s'inscrit en lettres de feu entre Straub et Godard, et nullement dans la compagnie des hommes, fût-elle de Bill Viola. J'insiste enfin. Dans

le *Portrait de Zola* de Manet, on reconnaît, accrochée au mur derrière l'écrivain, la reproduction d'une gravure réalisée d'après l'*Olympia*. Matières assimilées entre elles. Chant émâché qui vient de l'au-delà du rêve, du sommeil et de la fatigue. Le rêve, matrice de la pensée? Deux moments, donc : Paris-Bayonne, Paris-Dijon. Rêves croisés, possibles, plus que probables. Formidables, automnaux.

Thierry Kuntzel brouille les pistes - comme Baudelaire a parfaitement perçu la pseudo-menace peinture/photographie.

Fiction/Miction/Peinture

Thierry se situe à cet exact carrefour cinéma/vidéo : enfin l'amour serait avec une acuité particulière et, Montaigne, qui prônait une pratique du monde fondée sur l'expérience corporelle et pour qui le "je" est la seule voie possible d'exploration

quand

tu comprendrais

tu commencerais alors de comprendre que tout est toujours très tendu - et c'est pour cette raison - et le manque de discerner aussi - singularité d'homme infirme - considérant, différenciant, horriblement innocent la situation autrement

couples doubles troubles

Donc! On repartirait de ce jour de - quoi? - septembre pas noir - vers débuts soixante-dix - on prit le Paris-Bayonne.

on pourrait enfin parler de cette épiphanie

Thierry Kuntzel et Martine Marignac boulevard Saint-Germain café - comme

un chien jaune, comme un trop-plein d'être, une belle jeunesse, cela me refait penser à *Michel et Christine*, le poème d'Arthur Rimbaud.

ce fut ainsi que je vous le dis en vérité
 ce furent de belles années de Barthes et d'animaux
 de sperme libre
 de belles sodomies rue Rambuteau
 d'alcool à l'infini
 de bandaisons dans les squares avant que de rentrer à la maison

ce furent de belles années - ou peut-être à d'autres

et l'autre page commence - en forme de territoire de crayon - toujours Thierry Kuntzel autant qu'il m'en souviennne élevait un cri au sein des jours gris

page cahier écran

où la video

sans accent

s'écrit au présent, vague après vague, peut-être pour trois guinées, ou trois Guinness? - et dans cette chambre obscure mais bien à soi et qui devient le souffle vif où le "je" ne fait plus écran - video je vois dépressif accablement - affirme la mort des proches et comme ce noyau de Hegel juste avant la poésie : cette forme d'amour privilège dont on jouit. Fantôme d'amis proches, la vidéo (il faudra ici - donc - s'interroger sur l'accent aigu et si l'on doit le mettre ou non, car un autre mot s'en induit) formellement inédite en 1980 (*Nostos*) changeait du tout au tout, et puis :

Comment empêcher la guerre?

O accident de vivre

Mais merveilleuses années

Mes merveilleuses sonnées

O femmes saintes près de Sulpice et Germain

O seins des femmes pressées comme de justice

O hommes pourris de politique

Je vois des

anciens trotskystes de soixante-dix ans qui maltraitent la mère de leurs enfants

je vois des

intellectuels publiés qui conchient les règles

du vivre-ensemble

des noms?

pas encore

ça vient

je vois dans ces lucarnes et dans ces larmes

un peu, voyons, de retenue!

Thierry Kuntzel, donc

dirai-je d'ici qu'en ce premier chapitre - je crois je tiens ou bien je crois tenir encore tenir la parenthèse de la digression

ces digressions de Thierry, ces minutes de sable

mémoire folle

erreur de miroir et pourtant ce souvenir, beau souvenir, avec l'idée de la voix de Susy Solidor quand elle chante *Obsession*.

Quand on se parlait de ça, au téléphone - revenir là-dessus - ces innombrables conversations téléphoniques - on ne parlait pas de Bellour, ou de Biette ou de Pierre Rosenberg; on ne parlait pas de Paquement, ni de Beaubourg, on ne parlait que de petites chansons et ces petites chansons furent notre culture indigène, pathogènes et ritualisées.

On aimait les "Chansons toxiques" - cocaïne, du gris, garçon un bock, etc. Merveilleuses chansons populaires magnifiquement écrites : opéras de trois minutes. Et les pets de Screaming Hawkings, *Constipation Blues*, Mireille et Jean Nohain ("Vous qui partez-z-en voyââge") - et puis ce cri de ralliement : "Prosper youp là boum". Oui vous allez me dire que Maurice Chevalier, etc. Là n'est pas la question. C'est le "youp là boum!" qui compte. Et quand Thierry évoquait sa mort (ou la mienne, car je suis très suicidaire, mais ceci est une autre question, on en parlera ailleurs, et autrement) il disait toujours, avec une moue rieuse, un geste du bras et un rire étranglé : "youp là boum!"

Et puis cette voix de Thierry.

Je ne vous referai pas le coup du grain de la voix.

La voix de Bergerac?

Le coup de Bergerac - c'est bien un Simenon, non?

On en était là - donc - de nos divagations.

Thierry était mort depuis belle lurette (mais qui connaît la belle lurette?) - un rêve revint me visiter - entre trois... six... neuf... insomnies : l'échelle était précaire et nous avions pris du poids. Nous avançons vers l'estrade où le piano trônait. De larges pantalons de marin entravaient notre marche vers la réputation.

Seuls, nos bustes repérables.

Du coup, le motif entre, instable, fantômatique. Objet-traquenard. Mes doigts engourdis se crispent sur le bois. J'ai refermé mon vieux journal. Ma main courante en tissu noir. Le registre de mes interventions - que je joue - planétaire - pour moi-même, comme un chanteur discret, secret, je remets sur la platine un disque de Scarlatti père. Quand j'écoute la radio, ils parlent toujours de Scarlatti-fils, et - en général - mal, comme s'il faisait des variations. Ce qui est faux. Il fait des instantanés. Mais que voulez-vous, les gens sont sourds. Ils préfèrent lire les critiques. Qu'y puis-je. Rien, n'est-ce pas. Non, là je parle de Scarlatti-père, de cette unité. Entre con et fion : celà s'appelle un confession. Ce passage couturé. Ce filet d'amour souvent lèché, entre couilles et cul, entre vagin et anus. Ce passage ourlé. Comme on dit en oenologie "la part des anges". Ce léger sentier, apolitique et littéraire "car, afin qu'on entende la chose à fond" (Pascal, *De l'esprit géométrique*, ed. GF, 1985, p.81) afin, donc, que l'on ne soit pas obligés à chaque fois de faire des propositions ternaires, l'unité se met au premier rang. Hors-nombre, liberté des définitions, exclus le binaire et le ternaire.

Thierry Kuntzel, donc.

Ce balancement. Gens-feuillages. Ce balancement d'automne au printemps - Thierry Kuntzel n'est pas de l'hiver ni de l'été - malgré sa passion pour la neige et Robert Walser. Un six-pieds-sous-terre printanier : voilà l'appartement, voici l'apparement. J'aimais aussi - mais nous reviendrons sur tout cela, puisque nous avons tout notre Temps - cet autre balancement, digne de Cummings, entre Harvard et la rue Saint-Denis : j'aimais aussi chez Thierry cette hésitation native entre le scabreux et l'Université, entre le scandaleux et le policé, entre le dictionnaire et l'éruclation, entre l'érudition et la chanson.

Assez "moderne" mais si faunesque, pauvre indigent tout nu, aux guenilles trouées, nourri de rats morts et de chiens crevés, Lear converti, fautif, blessé, dépassé, intègre. Thierry, d'hôpital en hôpital (l'ami Grandrieux s'en occupait plus que moi) me téléphonait parfois entre deux médecins, entre deux visites, entre deux cures. On se parlait. D'alcool. Nous étions tous deux alcooliques. Nous étions. Je suis. Je reste. Et je demeure. Ami de l'alcool et de Thierry. Quatre fous : Thierry, moi, la wodka et le whisky.

Je parlerai, donc, ici de la wodka, comme Claudel parla du porc.
Connaissance de l'est.

Et des ruminations scandées, italiennes, de la musique.

De Gilles, donc.

Et de Rimbaud. Du *Sonnet du trou du cul* (et l'"ulcère à l'anus" de la Vénus anadyomène du poème ainsi titré) aux *Effarés* : "Noirs dans la neige et dans la brume, Au grand soupirail qui s'allume, Leurs culs en rond. - Mais bien bas, - comme une prière...Repliés vers cette Lumière Du ciel rouvert. - Si fort, qu'ils crèvent leur culotte, - Et que leur lange blanc tremblotte Au vent d'hiver... (20 septembre 1870) - et cette note, enfin, sur "l'effroi" dont parle T.K. le 27 octobre 1980 :

"Effroi de tant de possibles. Effroi du jamais vu (ou du déjà vu, d'un souvenir

archaïque. Jamais, dans le registre de l'image matérialisée, de la peinture, du cinéma).

Cet effroi : une chance.

(la folie.)

Peut-être ceci : un voyage bien aventureux, pour qui l'ose - comment beaucoup l'oseraient-ils? - : aux confins de la folie (je repense à l'impossibilité de verbaliser - penser - quoi que ce soit...) (*Title TK*, p. 257).

Nous y voilà, donc. Aventureux Siegfried à l'épaule meurtrie comme Oedipe avait les pieds troués. Comme Thierry bégaie un peu. Et pas uniquement quand il a bu. Comme il veut toujours recommencer. Et pas seulement *La Jetée* de Chris Marker. Comme si, dans une autre vie, une antérieure, une vie intérieure, une vie postérieure, Thierry postulait quelque langue vernaculaire, un cinéma des origines, une pensée magique, une pulsion directement traduisible, un impossible amour. Une langue dans une autre langue. Un langage sans métalangage. Un sexe.

Lacan?

Foucault?

Et puis reprendre les textes de *Communications* (Bellour-Kuntzel sur Hitchcock) : Tiens, me dis-je, j'ai pensé à *l'horreur*...Et puis écrire avec ce qui nous reste de CAP : certificat d'aptitude à pouvoir - tenir le capricorne précisément : ce tropique, ce tropisme, sous le signe du sexe de Henry Miller et du faux-semblant de Hitchcock : on y arrive à la fiction, enfin! Reprendre, donc, enfin! On continue, ici-même entre Ravel et Debussy où je situe exactement Thierry Kuntzel. Mais enfin! Exactement, qu'est-ce que tu veux? Mais qu'est-ce que tu veux dire : "entre Ravel et Debussy"? Mais ça : comme dans bon vieux film de Chabrol, cette belle France

extrêmement meurtrie. Thierry Kuntzel représente ce massacre-là. Je fus ce témoin-là de ce massacre-là.

Pas de milieu! Pas de rappel! On continue! Cette haine! Ces excréments! Il y avait, donc, dans cet envoi d'excréments - dans une enveloppe, s'il-vous-plaît! - quelque chose comme : j'existe et vous n'existez pas. Or, c'était tout-à-fait Thierry, pour reprendre un rythme bien connu du foot-ball sur TF1.

Et puis, dans ce rallongement de l'incertitude - ceci : "tu viens reboire un coup? Oui? Non?"

Thierry - là - dans ce café de La Napoule (avec Michel Deguy) : on aurait, sans doute, là, matière à discussion. Pianotons, donc. C'était en mai 1978 - l'avant-garde internationale était invitée - j'en faisais partie, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi car je n'ai jamais rien compris à rien - Annette Michaelson qui me donne du "Monsieur Nordon" - et le traducteur de Gombrowicz, Constantin Jelenski : on est là tous les quatre, dans ce café de La Napoule, je vais partir pour faire l'assistant en Italie avec les Straub, mais là, il y a comme une stase, une hypostase, un cran d'arrêt du temps, un orage arrêté, un éclair-fleur de pêcher de Fushimi! comme dirait Basho, et puis, voilà : chacun de son côté. Thierry Kuntzel va fleurir de son côté, je vais mettre du temps à faire mon raisin noir et sûr. Et l'orage ne vint pas, et l'amour dura. Dura. Durassien. On finit par s'habituer l'un à l'autre. Thierry était du soir, j'étais du matin; Thierry était vodka et j'étais vin. Nous étions tous les deux-Fritz Lang. Car quand Thierry se fut acharné sur Hitchcock pour Barthes et Metz, il me semble que - comparé à ses premiers travaux sur *Zarof* - il était quand même plus Lang que Hitchcock. Quoi que. Mais si! D'ailleurs Hitchcock lui-même vient de là. L'un prenait le Paris-Bayonne et l'autre le Paris-Dijon. Ce fut toujours intéressant, ces allers-retours croisés, car les connes étaient certaines, toujours-là, inévitables. ah! les connes! ce furent de belles années de bruit et de fureur, et de non-moraline, ce furent des années de frontières de soi. Hölderlin pour l'un, Robert Walser pour l'autre, après

tout, n'est-ce pas, où est la différence? Et puis Thierry Kuntzel est mort. On a tenté de mettre le bruit à l'écart. Beethoven entre nous. Peut-être. Et cet été qui tarde. Sonné. Sonnant. Vivant. Bruissant. Bougeant de tout ce qui ne serait pas : la Nature, qui n'en peut mais, apocalypse en vérité.

Vous avez, là, tout sous la main. La voix de Thierry, surtout, là, avec les belles voix que nous connaissons par la radio ou d'ailleurs : Godard, Deleuze, J.B Pontalis, Gérard Pesson, Paul Léautaud, Mildred Clary, Bachelard, Barthes. Vous avez là tout sous les pieds : ces mousses, ces pavés; ces semelles de Londres. Ces escaliers. Vous marchez sur le détail qui s'entête.

Et alors, c'est un renversement. Un bouleversement. D'avant-arrière. Et le contraire. 1971. Peut-être avant, peut-être après. Mais juste un peu. L'année d'un Bresson, *Quatre Nuits d'un rêveur*.

Tu comprends?

Le soleil se lève à peine, et les articulations se détendent. Une veine bleue, rose, dans le ciel, souvenir de Tolstoï, une larme en gel, un amour infini. Un sentiment des mots.

Oui mais, tu l'auras voulu. Une vie, en somme. Secoués, cheminant vers la Passion.

Tu comprends, petit.

Allo mon amour?

Oui?

Etc.

Dans le Bresson, le jeune homme fait le poirier dans la campagne, et chante *Les Partisans* devant une famille du dimanche médusée dans un champ d'herbes jaune-vert grillé à la Javel des temps modernes.

C'est le fleuve qui grossit - et le mauvais larron, le démon. Ce fut fait, ainsi, fondamental, étagé, c'était. C'est la beauté du monde : on a vingt ans. Thierry est un peu plus âgé que moi? Pas grave, on a tous les jours vingt ans. On chante, et le bruit

n'a plus d'importance.

C'est l'art et la fiction, le bruit des mots, et refaire ces partenaires hâlés - on descendait le boulevard Saint-Michel en octobre 1971, de la rue des Feuillantines à la rue de Tournon, du séminaire de Christian Metz (sur *Langage et cinéma* à Roland Barthes (après *S/Z*, avant *Fourier Sade Loyola* si je me souviens), de l'auto-flagellation à la douce vertu de la déprise. Une forme de frigidité sociale, aussi. Certaine. Revue et corrigée bien après. Descendre des fleuves impassibles, ici, résumé de nos deux vies en escalier, comme Abbott et Costello, Jerry Lewis et Dean Martin, Franz Kafka et Max Brod. Car le "et" ne relie pas, ne partage pas non plus, il est. Tristesse et beauté. Guerre et paix. Dialogues d'entre les morts et mémoire éprise de liberté. Un détail : il regarde sa main. Je baisse les yeux sur le trottoir mouillé sans parapluies, comme ces pavés du cinéma des années cinquante. "Descends dans ton idée, habite ton idée, puisatier pendu à ta corde." (Aragon, *Le Paysan de Paris*). Ouvert, fermé, la nuit, le jour, croix de Malte, croix de fer je vais en enfer, entre argentique et numérique image du lieu. D'un bout à l'autre de l'histoire, avec ses innombrables passants et ses rencontres imprévisibles, et ça bouge, dans ce Paris des années soixante-dix. Thierry, secret, lit Freud. En fil rouge, un signifiant imaginaire. Je me perdrai dans d'autres ciels bleus, de Blanchot à Flaubert. Et de saint Antoine à Pierrot. Toujours est-il que dès 1972, passage d'un état à un autre, de la théorie à la scansion de la vie intérieure. Pur mouvement. Suppression du temps. Premières vidéos - brume avant que perce l'astre - difficile moment décisif.

Sous le ciel sale, il regarde le ciel. Je le suis, marchant moins vite mais ne courant pas. Deux silhouettes sérieuses. La pluie redouble. Une auto sur la gauche me fait tourner la tête. "Dans nos villes, écrit Walter Benjamin, existe-t-il un seul coin qui ne soit un théâtre de crime..., la photographie ne doit-elle pas, sur ses images, découvrir la faute et désigner le coupable?" (Edition Gandillac, I, p. 168).

Thierry, comme la Nouvelle Vague, comme le post-sérialisme, revient comme un nuage qui du vide fait naître une nouvelle harmonie. Pas par hasard, le Watteau.

Cette *Lettre à lord Chandos* d'Hofmannsthal qui toute sa vie obséda Thierry. Kuntzel était-il si détaché? Il l'aurait voulu. Au fond, ce qu'il reproche à Straub ("ce con de Straub", m'assénait-il) c'est l'invasion de la réalité politique et son pompiérisme. Thierry descend, lui, à jet continu de livres uniques. Le Livre. L'Unique.

Dans son *Gilles (de l'obscur à l'obscure clarté)* - 2007 - Thierry emprunte la forme du dialogue. Pas loin de Pasolini, Rivette et Godard. Comme s'il revenait à ses premières amours. Réintroduction, réinjection, résurgence du "tableau vivant" qui vient des premières heures du réalisme balzacien. Repris par Gide et Loti. Mais Thierry Kuntzel aborde aussi, accepte, absorbe avec un génie de lectures. Saussure, James, Melville, Poe, Michaux, Woolf. Entre image et littérature, qu'est-ce, sinon un paradis perdu? Une envolée, entre Freud et Duchamp? Une relecture, de côté, décalée? L'image, ici, n'a d'autre statut que celui d'un retour sur soi. J'ai bien du mal, en effet, à "voir" du Thierry Kuntzel. Je l'entends. Transversal et décomposé. Complet, fertile, effaré, nostalgique. Et puis, dans cette scansion, cet en-avant du binaire vers le quatre-temps pour sauter par-dessus le piège occidental de la trinité, du ternaire et/ou du triolisme. C'était à son retour du Japon. Thierry avait mis six mois à s'en remettre. Et pour cause! Sa pensée effleure l'idée-même de l'oeuvre (son attraction-répulsion était la notion-même de "chef-d'oeuvre"). Car, comme dit l'autre, qu'est-ce qu'un chef-d'oeuvre? Deux-quatre temps : ainsi je rythmerais ma re-vision de Thierry, parce qu'il faudrait aussi peut-être s'arrêter à un moment de l'histoire, en figer le jeu, les forces, les tensions. La tentation, bien sûr, c'est celle de l'histoire de l'art. Mais ici, point. Des fenêtres, des murs, des monstres. Des petits coups impeccables et repassés à l'instant. Thierry Kuntzel rit alors. Dense, irradiant, sonore. Sobre gamin. Une bouteille ne signifie pas l'ivresse. Ecrire, peindre, entendre fluide.

Alors maintenant je suis seul.

Thierry était mort et j'avais mal à la tête. C'était l'amour. Voici l'oracle. Voici la beauté. Voici, toi, qui viens.

Mais le ciel soudain s'ouvrit, beethovénien. Godard, jamais bien loin, dans sa magistrale utilisation de l'Adagio (marche funèbre) de la Troisième Symphonie.

L'important, n'est-ce pas, c'eût été quand même de se parler. Allo?

Mon amour?

On tente. De finir un film en l'absence du cinéma : eh oui c'est ça la chose. Le "ça". Le passage. D'un infini à l'autre. Et d'une langue aussi. D'un film à l'autre et d'une personne à l'autre. Comme si. Comme si. Comme si ça redémarrait. On avait parlé d'un bouquin de Bruce Duffy, *Le Monde tel que je l'ai trouvé*. Sur le jeune Wittgenstein. Comme quand, quand on était jeunes, on allait en Angleterre, vers 1965-7, et - déjà - on entendait parler de Wittgenstein. Passons.

Ces nuits au téléphone avec Thierry. C'était sans doute du temps de Kim Wilde ou des Clash. Chopin et Trénet, aussi. Tu voudrais savoir? Quoi? Ce qu'on va devenir, vieux? Mais encore? Dans ce passage du jardin du Luxembourg au pont saint-Michel, entre ouverture et fermeture, "le déploiement d'un récit : une intrigue se noue, se développe et rebondit, se dénoue; un ordre menacé se rétablit après une série d'épreuves; des énigmes sont posées et résolues" : Thierry écrit cela dans son article *Le Travail du film* paru dans la période qui suit, juste après. Début des vidéos, apprivoisées, théorie lue autrement.

"Mais pour nous qui cherchons à établir un pluriel, nous ne pouvons arrêter ce pluriel aux portes de la lecture : il faut que la lecture soit aussi plurielle, c'est-à-dire sans ordre d'entrée : la version "première" d'une lecture doit pouvoir être sa version dernière, comme si le texte était reconstitué pour finir dans son artifice de continuité, le signifiant étant alors pourvu d'une figure supplémentaire : le glissement." (Barthes,

S/Z).

Rêve, sommeil, fatigue.

Que se dire d'autre? Que lire? Qui heurter?

Comment partager? Comment traduire?

Comment aimer? Comment musiquer?

C'étaient des conversations téléphoniques heurtées. Des bouteilles renversées?
Des vies tuées, tuées, chuchotées.

On aurait dit : ceci est un film, ceci est un livre, ceci est une installation, ceci est du bruit de fond. Ceci est un film-testament, ceci est certainement un film d'avant-garde, ceci n'est peut-être pas certainement un bon film commercial, et ça baratte comme ça depuis des lustres dans les gazettes. On aurait dit, aussi : on n'en peut plus. On avait tenté toujours, toujours tenté, deux-trois fois. Mais toujours revenir en arrière. En crabe. Et comme dans un rêve. Peut-être faudrait-il revenir à cette manifestation régressive du : nous sommes tous nés dans cette nausée française.

A dix-huit ans, je lisais Jean-Jacques Rousseau. Avec véhémence et ténacité. Que lisait Thierry Kuntzel à ce moment-là? J'imagine deux salles d'étude, à des centaines de kilomètres de distance, entre Bergerac et Dijon. L'hiver est long, les soirées - évidemment - solitaires. Reste la lecture. Je finissais Rousseau quand Thierry devait commencer de lire Barthes. Le séminaire, donc. Barthes-Diderot. Je me souviens d'ailleurs d'un texte de Barthes sur André Téchiné paru dans la Revue d'esthétique et expressément d'inspiration diderotienne.

C'était, bien sûr, un sexe proéminent qui gonflait sous le pyjama : les familles bourgeoises n'en voulaient pas.

Il fallut une rencontre. Forcément.

Mais une rencontre douce. Avec une voix. Barthes qui commence son séminaire par cette évidence (brechtienne?) : la parole, le discours est linéaire, mais la pensée est spatiale. Comment dire et représenter en même temps, selon le hiéroglyphe de Diderot? Par un tohu-bohu de sensations. La poésie comme une image simultanée MAIS (j'insiste) décalant, dans les sens, les idées qui viennent en se penchant.

Rêve. En forme de Titanic, sans doute. En forme de naufrage, peut-être. Mais, surtout, en façon de souvenir : et si Thierry Kuntzel avait été sourd? Quelque chose comme ça.

Quelque chose comme ça.

Réveil brutal, histoires d'hier, histoire d'hiver avec son voyageur : ménage pas fait, violence différée, le quotidien, quoi!

C'était d'hier, c'était d'avant. C'était un vieux, mien projet (Dieu sait si le mot "projet" me sort par les yeux et les oreilles), mais "et si mes sentiments sont justes, Monsieur, et leur sévérité fait grâce encore sans doute à ma témérité." C'est d'un Corneille, non? Lequel? Cléopâtre? Je crois.

Une bibliothèque, donc.

Une bibliothèque, comme une ville.

Chaque parcelle est bancale. Cette mort, vaincue par Thierry - par-delà les chambres de bonnes et du sixième et la poésie de soi à soi. "Voici venues sur les mains des orties, qui est seul avec sa main peut y lire" - Paul Celan. Ce fut d'abord écrit comme une pensée qui fait qu'à nouveau tout s'arrête. On ruminait avec Thierry. Comme toujours, c'était par trois : Wittgenstein, Walser, Woolf. Celan, donc, entre. Par Walser. Adossé à Kafka. Ou bien, rassemblés, de ces gestes dénués de toute psychologie, de ces postures impersonnelles des corps, montrant sans l'expliquer la force irrépressible d'un amour qui ne peut se passer des mots.

Car, par ailleurs, Thierry écrit beaucoup.

Beaucoup.

Ecriture/cinéma/vidéo

Il écrit comme Homère qui plante son pieu près des camarades.

Il écrit comme Gautier qui décrit le troisième sexe de Mademoiselle de Maupin.

Il écrit comme Freud qui, à l'aube d'un siècle, décachète la lettre secrète des rêves.

Ce fut d'abord écrit, donc - avant que de se vivre et, les années soixante-dix ont mis à jour, au turbin, des idées de Quichotte : ou, comment mettre en miroir le roman qui s'écrit. De ce qui s'écrit. Ce roman-là. Ce roman avec vous. L'instant touché.

Touché. De l'ange.

De l'ange.

"Irrégulièrement accourt, faisant la roue, un Pierrot vert. Et tous les diables."

(Jarry, Faustroll).

-Allô?

-Oui mon amour.

"cette voix qui vient certainement d'une personne unique" (Calvino) - c'est aussi ce qui m'étonna - lorsque je rentrai du Japon - que T.K. fût amoureux de Calvino. Surtout de *Palomar* ""songeant à sa propre mort et qui pense déjà à celle des derniers survivants de l'espèce humaine ou de ses dérivés ou héritiers : sur le globe terrestre dévasté et désert débarquent les explorateurs d'une autre planète, ils déchiffrent les traces qu'ont enregistrées les hiéroglyphes des pyramides et les fiches perforées des calculateurs électroniques; la mémoire du genre humain renaît de ses cendres et se dissémine à travers les zones habitées de l'univers. Ainsi, de renvoi en renvoi, on arrive au moment où le temps lui-même s'usera et s'éteindra en un ciel vide, quand le dernier support matériel de la mémoire de la vie se sera dégradé en une bouffée de chaleur, ou aura cristallisé ses atomes dans le gel d'un ordre immobile.

"Si le temps doit finir, on peut le décrire, instant après instant, quand on le

décrit, il se dilate à tel point qu'on n'en voit plus la fin." Il décide qu'il se mettra à décrire chaque instant de sa vie et, tant qu'il ne les aura pas tous décrits, il ne pensera plus qu'il est mort. A ce moment-là, il meurt.""

Dans l'univers. Et ça repart. Voix de l'ami. De l'ami qui appelle. Qu'il soit dans le besoin - ou non. Quand c'est ma mère qui répond, elle est effrayée, car il est souvent ivre. Mais non! Ce qu'il veut n'a rien d'effrayant. Par nos téléphonages, la paix revient. Deux amis se parlent dans la nuit, à travers un *combiné* : c'est essentiel, et non possessif. Au *coeur* de la nuit. C'est - je vous le signale, un beau film de Cavalcanti.

Allô mon amour?

Oui?

Ce qui me frappe, d'abord, chez Thierry, c'est en tout cas, loin des anciens parapets, ce miroir brisé, leurre infini, où il se perd. Le sol, qui ne tient pas sous ses pieds. Tout s'y dérobe, s'y scinde et s'y dédouble. *Prima della rivoluzione*, ce pourrait être le nom de son projet, son lieu géométrique, son Orient. Mon Orient. Ma petite fantaisie. L'Oiseau de paradis. Le jardin mystique. Les Sept Merveilles : France (Watteau), Italie, Espagne (Goya), Amérique du nord (Poe), Allemagne (Novalis), Autriche (Walsler), la Grèce. Tu te rends compte - oblique et progrès en vision lents - de l'oeuvre auto-analyse, analysée, analysante : rythme pragmatique assigné.

Arrête! Mon coeur, mon coeur, t'en souviens-tu? De ces bibliothèques? De ces cinémathèques? De ces rêves imbéciles - pas tant. Te souviens-tu que l'amour était d'abord une troisième oreille? Quand les objets d'amour de Freud étaient économiques et masochistes, ici, là, maintenant, on avait du nanan, comme une doctrine inouïe, un oracle toujours ployé, un songe, un songe. Un vêtement de démon, nos névroses.

Mais - dis moi! Oui? - Comment qu'ils baisaient? Qui? Thierry? O je crois qu'il

se faisait souvent piquer sa carte bleue - sortir d'un back-room. à lui-même étranger le lendemain, comme roussi d'être. Folie solaire d'être.

Silence, les organes!

Or, premièrement, j'affirme qu'avec Thierry Kuntzel on n'avait pas ce genre de familiarité. Pas. Que du chez-soi. Fait main. Maison. comment faire avec ce qu'on a sous la main, oui, d'abord, et quel est donc mon "point de vue spécial" qui me permettrait une description exacte? Une hystérie. Une hystérie comme l'un des beaux-arts.

1970-1980 : la folie disparaît ("La science des maladies mentales, telle qu'elle pourra se développer dans les asiles, ne sera jamais que de l'ordre de l'observation et du classement. Elle ne sera pas dialogue. Et ne pourra l'être vraiment que le jour où la psychanalyse aura exorcisé le phénomène du regard, essentiel à l'asile du XIX^e siècle et qu'elle aura substitué à sa magie silencieuse les pouvoirs du langage." - Michel Foucault, *Histoire de la folie*, p. 507-508).

"Exorcisé le phénomène du regard" - je souligne.

"Les pouvoirs du langage" - je re-souligne.

Renversement, avec Thierry, de la position freudienne, de l'hystérie au langage et retour, et comment trouver le repos? Car il s'agit bien de cela : transposer des mots en vision - sortir de la maladie. Débusquer le fantôme. Déblaiement intérieur (voir les *Etudes sur l'hystérie*). Oui! Certes! Mais encore!

Et puis ce furent des années de marche dans Paris. Sans fin, sans halte et sans fatigue. On voyait la clinique du capitalisme à coeur ouvert avec le trou des Halles dont - faut-il encore le rappeler? - Marco Ferreri fit un film magistral (*Touche pas à la femme blanche*). Ce fut un chiasme, un pont levé, un passage, une rupture : tout fut alors possible. Cela dura extrêmement peu. Ce furent des années de glace et de feu,

d'extrêmes, de gauche, moins à droite, des années de fanfare aussi : *L'Internationale*, j'en témoigne, Thierry ne l'a jamais chanté. Contrairement à Sollers. Et Kristeva qui pourtant quittait une famille bulgare menacée. Va comprendre. Ce fut, petit à petit, ce Thierry-là que je re-rencontrai. Après nos belles études.

Mon coeur mon coeur comment vas-tu?

Au matin blême tu

Ramasses les morceaux

De tes os

Ce furent des années fondatrices, princeps, lumineuses, dures aussi.

ça vient d'Homère et de Tolstoï

ces vagues qui se brisent sur la ligne interdite

la chanson de Papa.

La chanson, quoi!

C'était ainsi que, souterrains, sous la sémiologie, sous Barthes, et Christian Metz, nous descendions le boulevard Saint-Michel comme deux Misérables en souffrance, en attente et dans la pose de deux gentishommes qui se touchent.

Et, ferions-nous encore le coup du "*je me souviens*" qu'on n'échapperait toutefois pas à une certaine *teneur*, comme on s'exprime dans le plain-chant jusqu'au *voir-dit* de Guillaume de Machaut : dis voir, qu'est-ce que tu racontes encore? Moi? Ces années-là furent - sans doute - les années-Foucault, des années back-room, d'atelier, de laboratoire.

1975 : année de théories fracassantes et première co-réalisation Miéville-Godard. *Numéro deux*. Tout désormais s'écrit sous cette double inscription, cette duplication. Jamais plus on n'écrira, on ne filmera, un moment, un personnage, une pensée. Tout,

dès l'abord, est affublé de son double, accompagné de sa critique ou précédé par sa course, la trace du corps à venir. Un massacre sémiologique - ô camomille intense - nous jette hors des promesses, nous vrille l'estomac - sans savoir auparavant Wagner et Lautréamont - les comprendrons-nous plus tard, disparus entre mémoire et littérature, au château d'un argol en un constant dépérissement, curieux d'un impouvoir de notre engloutissement?

1980. Jean-Luc Godard : *Sauve qui peut (la vie)*; Roland Barthes : *La Chambre claire* et la mère morte, donc. Un roman de François Weyergans a parfaitement décrit ce que ressentait Thierry. La mère, dans une clinique de convalescence, qu'on hésite à aller voir. Pas très aimable, n'est-ce pas. Il s'agit pourtant de bien autre chose, dans ce grand zoo à ciel ouvert. En plein milieu du désert, ce fantôme de l'enfant mort qui surgit à l'horizon du double. Inversé. De l'enfant-mère sans enfant.

Entre-temps, Thierry s'ouvre, saisit, traque. Cette réalité qui s'enfuit, rien que la chose exorbitée. J'appris à voir les premiers films de Thierry en dehors d'une institution cinéphilique à laquelle nous appartenions pourtant tous, en dehors de quelques irréductibles. Comme si nous avions affaire à deux mondes qu'une ligne séparait. Que nous nous tenions sur cette ligne. La cinéphilie du côté du juridique. La vidéo du côté de cette "destruction de l'aura" dont parle Walter Benjamin à propos de la photographie. Je me souviens de l'extrême bienveillance de Thierry. Sa patience. Son rire gascon (Montaigne?). Ses rayonnages. Ses livres, ses cartons. Ses dossiers-vidéo. Cela, n'est-ce pas, me semblait bien mystérieux, à moi qui ne pratiquais que la pellicule argentique - et encore! juste le 16 millimètres. Ce qui me frappe, surtout, c'est son extrême culture. Bien plus développée que le vernis barthésien, sémiologique. Robert Walser, Virginia Woolf, Kafka, Wittgenstein, Rimbaud, Verlaine, Bossuet, saint Bernard, au débotté.

Je me souviens de cet entretien téléphonique : ce devait être au début des années deux mille, ces merveilleuses éditions Allia venaient de faire paraître, de Jacques-

Bénigne Bossuet, *Bernard, que prétends-tu dans le monde?*

Là, Thierry - étonnant : peut-être (je reconstitue après-coup) ce sentiment qu'il a de devoir être crucifié.

La mort, donc.

"Davantage, quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous y paraît rien que de plaisant?" (Bossuet, p. 23).

1971-1977, donc. Un événement qu'on a tort d'ignorer : la mort de Charlie Chaplin, et les dernières images de *La Comtesse de Hong-Kong*, cette danse infinie que le vieux Charlot rêve après l'extinction des temps, théâtre, cinéma, biographie.

Fin des années soixante-dix : le bruit gagne. Le boulevard Saint-Michel devient fripes et frites. Le café Capoulade (celui de Verlaine) ferme : un Mc Do. Verlaine? Un passant venu de Metz. Tiens? Jean Eustache, pas loin. Le temple est vide. Une grande fantasmagorie cinématographique va se faire plus secrète. Tu comprends, mon amour, il faudra tout reprendre car tout sera recouvert, enseveli. Deux fois. Par les saisons et par les tombes. Et par le souvenir d'une nouvelle de Joyce revisitée par John Huston (l'un des rares bons films qu'il a pu commettre) : *The Dead*. Sans fin, la neige tombe sur nos articulations démisées, et nos cervelles en miette, comme une Pologne sous les nazis. Sans fin reprendre et recouvrir, d'une seule main, geste large et précis. Comme si l'on voulait en finir enfin.

Thierry Kuntzel ainsi, sa vie durant, fut un poète inouï. Ce qu'il savait. D'outre-mémoire, en avant-arrière, il me le dit, parfois. Que veux-tu que je dise?

Je parle d'une époque qui regorge d'anecdotes, et rien de plus? Quand Thierry

pratique en même temps la mise en scène et la théorie, l'ombre-écran de Christian Metz. Qui se suicidera plus tard, fantassin piétiné, descendu dans le ravin des années quatre-vingts, avec une balle en plein visage.

Nostos I, Nostos II, Tu, Nostos III, Time Smoking a Picture, Les quatre saisons, Gilles, The Waves, aussi est-ce bien dans ce "trop tard" que s'expose la figure cinémato-vidéographique de Thierry Kuntzel. à tenter de réveiller le cheminement de la pensée, ce passage, transitoire et transitionnel. La pensée se met à bégayer au bord du précipice, du dernier mot, j'ouvre *Le Travail du film* (article publié en 1975), je lis : "*Je suis gibier.*" Dans le désordre des figures, plan, suite, la pièce bascule avec fracas, la musique s'arrête net. Affolement des personnages. Cris. Plan. Fin. Je lis ces références : Barthes, bien sûr et d'abord, puis : Fritz Lang, Charles Perrault, Roman Jakobson, Sigmund Freud, Ovide, Jacques Lacan, Longfellow, Michael Powell, Queneau, Desnos, Diderot, David, Delacroix, Kleist, Hitchcock, Karl Marx : tout est en place pour aller plus loin. Ici je parle du jeune Thierry, juste au bord. des saisons. du saisissement.

C'était le début de l'hiver : valse-menuet des saisons. Mais la peur, peut-être, un peu, du jour au lendemain : ça viendrait de là. Tu reprendrais tout. Depuis le début.

Il faudrait tout reprendre. Un jour, Thierry m'avait pressé, expressément, de coucher toutes ces rencontres sur le papier. Alors, ce serait un drôle de chapitre qui commencerait. Où l'on ne saurait comment faire. Et comment l'aborder, ce chapitre, sinon déporté. De soi. A soi. Valsé. Musiqué. Troué. Barthes traversant son passage clouté vers le Collège de France, Godard sous un bus, Eustache se prenant pour un oiseau et sa jambe en décomposition. L'accident de Jean-Daniel Pollet. Mon dieu, mais cette époque fut très violente, très! J'ai perdu le compte des années, mais elles se rejoignent avec des transports inimaginables, des claquements. Du vol. A l'envers. Dix ans avant, *Méditerranée* avait tenté de donner le *la* d'un nouveau cinéma, bien maladroit à mon sens, mais enfin! ce fut tenté, mais clos, précisément. Le texte

surplombant de Sollers y fut pour quelque chose dans ce faux-ratage. Il n'empêche. Il y avait, dans ce marigot de la cinéphilie, des esprits alertes, vifs, étranges et cultivés qui ne satisfaisaient pas de la doxa des *Cahiers*, de *Positif*, de *Présence du cinéma*. J'en oublie, là n'est pas mon propos.

Comment décrire Thierry dans la cinéphilie-Langlois? Entre la *Lettre d'une inconnue* de Ophuls (d'après Zweig, et la faillite autrichienne n'est pas absente de l'oeuvre de T.K.) et *Chaînes conjugales* de Mankiewicz (dont le titre anglais : *A Letter to Three wives* correspond mieux à mon propos)? Cette tentation du maniérisme interdit à l'instant par un bruit, un feu roulant, un sensurround du plancher qui vous - présence terrifiante du tonnerre et profond sentiment de culpabilité - vous empêche de reprendre le flambeau familial. C'est, aussi, le rêve de Descartes :

Des fantômes se présentent et l'obligent à marcher dans la rue. Effrayé, il tente de s'enfuir, mais il ressent une telle faiblesse du côté droit qu'il doit se pencher, se plier en deux pour avancer péniblement dans une rue déserte. Chaque pas lui arrache une souffrance, augmente son angoisse. Honteux de son attitude, il tente un effort surhumain pour se redresser. Au moment où il y parvient, une bourrasque le fait tourner sur lui-même, trois ou quatre fois. Le vent souffle en rafales, de plus en plus violentes. Il se traîne, si faible qu'il croit tomber, mais la panique le pousse en avant. Il arrive devant un portail ouvert : c'est une cour de collège. Il s'y dirige, contre la tempête. Il croise un homme qu'il connaît, mais ne le salue pas.

On trouve cela chez Nietzsche et dans l'Ancien testament, aussi. Nos convictions sont nos prisons. De génération à génération.

Mais pourquoi tout garder, comme ces Actes (17, 22-23 par exemple)? Pour se réhydrater?

Soudain, le vent tombe. Sa douleur au côté devient de plus en plus insupportable. Il se réveille. Il se retourne sur le côté droit, et se rendort.

Car, on ne se reconnaît plus - on avance - pieds boueux - lourds, plongés mère mourante, grec et latin abandonnés, peu importe ça va bien, on fait semblant on repart on repartirait de de? de ceux qui tombent offensés - on repartirait : de l'art de la guerre. Ne plus parler à personne. L'équerre et l'aguerre plombent tout. Comment parler chinois? Peu à peu. Je suis donc confronté à l'innommable. Ce que je regarde n'est pas mon contemporain disait Daniel Arasse. Il faut du temps. Du printemps. Du rythme et de la nage. Défense, et caetera. Mille-feuille. Et quand on part - on ne saurait trop insister - en fin de compte. Il faut. Coûte que coûte. Voir un Jura. Suisse ou non. Un arc. Une alpe. Un couteau. L'épreuve de ce qui fait jour. Le tournement d'une conversation. Quand Cathy Berberian chante, drôle d'instrument, telle une tourelle d'observation, elle couvre toutes les routes. Un ciel d'au-delà. Voire. Comme si, masqué-démasqué, le combat mortel, unique, faisait corps. A prendre au pied de la lettre.

Et voir. Revoir. Kuntzel, Eustache, Rocha. Ces grands malades. On les a regardé s'éloigner. On est revenus, nous, de très bonne heure. Je tremblais de toujours.

Cette origine du monde.

Ce fut.

Quand Kuntzel commence, Rocha finit. Eustache boit avec sa grand-mère, là. Ici. Maintenant. Du Jameson. La grand-mère boit sec (vous pouvez voir ça dans ce film produit par l'INA). Il y aurait, donc, ces comme trois élus, Kuntzel, Eustache, Rocha. Bien maigre critique je serai : mais juste. Et tendre. Et fatigué, peut-être, mais pas assez pour me taire. On repart, donc, encore. On repartirait.

De ces années soixante-dix.

Quand Eustache, Kuntzel et Rocha boivent. Straub, lui aussi, boit. Mais on en parlé ailleurs. Ici et ailleurs.

Ils ont tous vingt-huit ans.

Trois intermèdes.

Trois intermédiaires.

Aux invendus de l'inventaire des hommes.

On dirait que ça ressemble à quelque oraison. Il y a des cas exemplaires. Des causes célèbres. Des cas, comme on dit : "Ah ben vous, vous êtes un cas!"

Un jour, sous un pont de Paris, derrière Notre-Dame, un SDF exhibant son membre d'âne me dit : "Connais-tu Jean Eustache?"

-Oui.

Il répliqua : "Et moi aussi."

Je repris : "Et connais-tu *Une sale histoire?*"

-Non, dit-il.

Une sale histoire. Film-testament. Peut-être. Il faudrait revenir avant. Un peu avant. Juste un peu.

Peut-être aux débuts des années quatre-vingts. Ces horribles années quatre-vingts. Ces années de nuits. Ce début de la fin. La fin de mai 68, bien sûr, mais pas seulement : l'arrivée sur le marché de la culture des sociologues. Ces défaitistes de la victoire. Fin de Sartre, en quelque sorte. Fin de partie. Flûte et violoncelle.

Un acte de Puccini. Terrible.

Une façon de finir. Un acte de punition. Tout vient de là. Car, enfin, réfléchissons un peu, cette façon qu'on avait de vivre se perdit en cours de route au profit d'un drôle de rôle. De Rolle. Le nez dans le lac. Et c'est ainsi que le récit commence. Et pourrait finir aussi. Et c'est ainsi des intervalles, des ruptures, gestes et inconvenances. Cet ainsi de la Création. Die Schöpfung. L'univers d'un moi décentré, mais cerclé. Dantesque. Quand je gagnai mon premier concours, j'étais perdu, cerné. Fini le Straub, Eustache, Kuntzel et Rocha morts, que me reste-t-il? Une fiction - belle fiction - de mon enfance trouée. De novembre à novembre. Du suaire à l'aurore. De Paris au désert. De l'intervalle au geste. D'une pause à l'autre. Western de soi. Construction. Déconstruction. "Ce que sait la main". L'artisan devient artiste. Et comment? En étant infirme. Juste au bord de la crise.

Au début des années quatre-vingts, Thierry s'installe dans un Marais assez

confortable. Il y travaille nuit et jour, lit, écrit, fait des films. Personne autour de lui. Silence complet. Puis un jour arrive M.R. qui instille son bruit barbare dans l'appartement d'à-côté. Voilà! Le charme est rompu. J'apprendrai plus tard qui elle est, elle est laide, mauvaise comédienne, pas sexy pour un sou. Thierry part au Japon. J'aurai plus tard avec lui d'intenses conversations quand je découvrirai à mon tour le Japon. Mais c'est une histoire histoire. Crois-tu? Tu y crois à cette histoire.

-Quelle histoire?

-L'histoire de la Trinité.

-ça dépend.

-ça dépend de quoi?

-ça dépend de la géographie.

C'est dans cette rythmique - hypothèse? idéal? - que je tâche de me réprimer. J'y viens! Attends! On y vient. On y arrive. On tâche. On - pourtant - ne s'alarme pas.

Derniers contrastes et détails matériels. Dégats aussi.

L'atelier.

Faire le point.

Reprendre.

Espacer.

Sur le pécule et de ces amants sur le bord.

Ligne. Point. Plan.

Cette solitude. Indescriptible. Indispensable.

Captivante histoire des enfants de Saturne, à l'origine d'une biographie non-voulue.

Ils étaient tous chasseurs. De prime, de femme, d'avance sur recette, de temps.

Mais pas de beauté, certes non! pas de beauté. Va falloir faire avec ça, si je peux me permettre.

En d'autres termes, ce dont Thierry procède est, nous l'avons dit, non le glissement mais l'hallucination. Non pas la déconstruction mais la transe. Non pas le soutien mais l'attaque. en aurais-tu voulu, de ces beautés de l'aurore, O moi oui, sans fin, dans cette tendresse d'une jambe, d'un mollet, du silence d'une lèvre et, comment dire la beauté de ce qui vient sans fin

Il commençait de faire meilleur, on aurait été au bout de l'automne, on se serait épuisé en balades. Violoncelle? Qui frappe? Deux fois. Sans doute l'un des personnages de Nathalie Sarraute, dans *Les Fruits d'or* : "Tiens, tous ces gens-là m'écoeurent. Leur moutonnerie me dégoûte...". Car cette moutonnerie, n'est-ce pas. On était - peut-être - en 1976. Cet été caniculaire. Où je tournai mon premier long-métrage professionnel avec Sami Frey. Histoire de pouvoir. Plus ou moins.

C'étaient des enfants de salauds. De Sartre et Normale Sup, rue d'Ulm, ces cinéphiles. J'ai - devant moi - la photographie de François Truffaut sur son lit, cigarette au bec, lisant : titre ostensible : éloge du menteur. On n'en sortirait donc pas de l'unique aventure. De ce menuet. De ces messages muets. Avec trilles. Et variations des souvenirs, comme si ça changeait à mesure. Violon. Sans basse.

Oui? Vous avez dit? Nouvelle situation? Donc, une histoire. Comme si, débutant par les lettres modernes, et la linguistique et la psychanalyse, Thierry Kuntzel revenait - par une marche en crabe - vers la mélancolie du cogito ruiné. D'un autre opéra. Ruiné. Deux fois.

Toujours.

Toujours.

Toujours.

Tu as vu?

Ces retours de bâton.

Ces analphabètes de la cinéphilie.

C'est là que Langlois (Henri) s'est planté : la cinéphilie a donné - comme une fenêtre sur la mort - sur l'inculture; ça n'était pas prévu au départ, oui! C'est comme ça! Comment ça c'est comme ça?!?! Il n'en est pas question. Reprenons. Cette Kristeva qui surplombe nos années soixante-dix. Je n'avais pas voulu venir le coup, ces phrases d'avant Maurois, Duhamel et Maurice Druon. Jugez-en plutôt : "L'écriture n'absout pas le vice, elle l'efface". Je crois qu'elle a écrit ça dans son "Proust" que personne n'a lu d'ailleurs car - retour du refoulé d'une belle âme - elle tente - belle affaire - de raturer Proust quand il ne s'agit que de le lire et, si possible, le vivre. Mais c'est trop demander. J'en reviens donc à Thierry Kuntzel. Sa Kristeva s'appelait Virginia Woolf. Et, cahiers en main, arpentant la misère des méridiens homicides, il s'en retourna - comme dit Homère - vers l'ouvrage d'un inextinguible tumulte. Cette profération. Cette profusion. Ce dire-là (comme d'autres pensent l'être-là). O Mensch! O schlimme Zeit! (Vous trouverez ça dans un merveilleux Lied de Mozart : Die Alte). Dans ce merveilleux petit Lied de Mozart, on peut entendre l'écriture syllabique du monde. "Avec toutes ces nouveautés par le pays, avec cette malédiction du mariage, un jour, une menace viendra, temps maudits." C'est une forme de paysage qu'on tente, ici, de dessiner. Par-devers soi. Pour faire bouillir la prose. Sans se forcer.

Non mais!

Et puis quoi encore?

Enveloppe sonore?

Anthropologie?

Tribunal? Oui, c'est ça, tribunal sonore : de Gabrieli à Monteverdi puis à Berlioz, puis Boulez : cet espacement-étagé du son par la perception décalée : une autre - et possible - définition de la poésie, ce qu'on disait plus haut à propos de Diderot.

J'en étais là, donc. Encore? En ça manque la narration. Jocaste? Encore?

Kuntzel-Cocteau?

Barthes-Cocteau, à ne pas négliger, à voir plus tard, mais aussi ceci : et Radiguet pendant qu'on y est! Vous retiendrez cet envoi? Vous en souviendrez-vous? Thierry, l'enfant merveilleux déjouant le temps et la mort.

Je te trouverai charogne!

Un vilain soir!

Je te ferai dans les mires

Deux grands trous noirs!

Ton âme de vache dans la trans'pe!

Prendra du champ!

Tu verras cette belle assistance!

Tu verras voir comment que l'on danse!

Ensuite, c'est l'épilogue.

Comment montrer?

Ecrire, donc, comme on descend le boulevard Saint-Michel, à deux, bras dessus-bras dessous. Ecrire.

Mais écrire bancal. Tourné de travers.

L'un et l'autre. Un roman s'ébauche.

Tu vois?

On dispose de peu de mots pour dire l'écran, d'abord cinématographique, puis vidéographié, enfin celui de l'intime outrage, greffé entre les deux yeux. Ce peut être une façon de parler avec mes petites-nièces qui ont entre six mois et trois ans aujourd'hui : mais que leur dire? Fritz Lang? James Whale? Boris Karloff? Comment? Vous dites? C'est l'heure. Oui, c'est ça. C'est l'heure. Donc. Te souviens-tu des jours anciens? C'était dans un film - quel film? Te souviens-tu des jours anciens? Trois fois. Te souviens-tu des jours anciens? Ce sont des films, oubliés de notre jeunesse, et qui

reviennent faire surface au moment de la mort-là, ici, bas! Que faire sinon répéter. Reprendre à l'envi, mais ne pas se perdre en route. Thierry Kuntzel, donc. Un fantasma, un fantôme d'ami.

Cousinage d'amitié. Menace de librairies. Un rêve à rebours. Une dette, aussi. Oh! quel drôle de mot, la dette. Dette envers quoi, mon dieu? Envers Roland Barthes et Christian Metz? Oui, sans doute un peu peut-être. Quelque chose comme ça. Des garçons, des filles le diront mieux. Mais là, dans cette accélération neutre, ne pouvoir le dire qu'ainsi : retardement. Retardement. Ce rythme-là qui fait la pensée, comme une pétarade murmurée. Retardée. Maquillée foutraque, et l'on ne sait plus si ce qu'on dit c'est bien la vérité mais l'on s'en fout, c'est parti, c'est reparti. Pour un tour? Ou deux?

Ces rêves, donc, donnant les uns sur les autres, en cascade, et ces guêpes (issues, je m'en rendis compte après-coup, du Chapitre quatrième de *Lautréamont*) qui - comme des mouches - visitent nos futurs cadavres. J'ai donc vécu l'agonie de Thierry. Son estomac fracturé. Ses interdictions. Sa poitrine en déroute. Je veux, ici, revenir en mon milieu d'intime conviction, sur la beauté de la jeunesse, et nos désirs fous de gloire, entre deux rues de Paris. Nous redescendons le boulevard Saint-Michel. Rappelez-vous. La pizzeria où je fus boire mon premier quart de rouge (quart-de-rouge) au sortir d'un Straub et puis, ceci, immédiatement après : des cafés de Paris comme un fleuve ininterrompu, un Fleuve à la Renoir, un café donnant sur l'infini, O cafés de Paris, Gauloises bleues et Boyards mais gros module, tout à côté de la mer as-tu passé le Pont-Neuf où Godard un jour de 1975 a - j'y tiens - fixé immobilisé la lumière délicate vers l'Ouest - O mélancolie des cinq heures du soir O Mère de toutes les vertus pardonnez-moi je viens à vous dans ce déni - et puis nous continuons de descendre et descendre et même redescendre et puis nous voilà - il y avait une chance pourtant - au

mitan de l'épopée

de - vers la Croix à un bout de l'infini disait Jarry - plonger vers l'éther et l'enfer

latéral. Latéral? Oui, toujours cette figure. De Lang à Kuntzel, en passant par le poison de Faustroll

il faut

oui

mais il faut

oui

"l'âme est embobelinée d'Amour, qui ressemble en tout à une gaze couleur du temps, et prend la figure masquée d'une chrysalide. Elle marche sur des crânes renversés. Derrière le mur où elle s'abrite, des griffes brandissent des armes. Du poison la baptise. Des monstres vieux, dont est bâti le mur, rient dans leur barbe verte. Le coeur reste rouge et bleu, violet sous l'artificiel éloignement de la gaze couleur de temps qu'il tisse." (Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, Ed. Bouquins, p. 526)
n'est-ce pas ça a de la gueule ceci, c'est vrillé de l'intérieur, pas d'affèterie, direct à l'os, hein? tu comprends, petit?

Tu comprends petit?

L'homme que je serai reprit son chemin, entre musique et boisson. Quand Henri Langlois me proposa d'aller acheter des gâteaux chez Carette, Place du Trocadéro, Thierry Kuntzel à ce moment, plus humble, s'établissait dans la prairie de ses mots. Au moment de l'esprit, dans le malheur/bonheur historique; sa vie le prouve. Malgré l'Opinion. Tu comprends? La vie sépare ceux qui s'aiment. Thierry voulut la vidéo; j'aimais Fritz Lang. Car, enfin, dites-moi, que faire? Que faire en ce mitan du Monde, hein? dites-moi que faire comme disait Lénine? Et ceci, aussi : est-ce que la vidéo est l'avenir de l'amour?

On se retrouvait là, dans ces carrières de craie de Champagne où Buren estimait

nécessaire de projeter Kuntel : dans un boyau.

Kuntzel qui meurt par ses boyaux, ses entrailles.

Le jour, la nuit, tout part en avant dans ce sentiment d'abandon : Thierry Kuntzel meurt et je vis; Thierry Kuntzel meurt et je continue de vivre; Thierry Kuntzel meurt et je ne souffre pas et je continue de vivre honte à moi! mais c'est comme ça! Changer de manières? Drôles de grosses caisses.

Cette façon qu'on a de ne pas vouloir finir - en dehors.

Faut-il dire à ces potes

Que le fête est finie?

Et. Donc.

Toi?

Ici?

Là?

O mon amour.

Je veux, ici, te dédier ceci, caïn-caha : ceci, dans l'outrance outre-verbale. D'une délicate et puissante pointe. Hors-tout. Hors-sujet. Dans cette Champagne - pouilleuse ou non - Buren convoque Kuntzel comme si - comme si - comme si (rappelez-vous Mallarmé) : les mots anglais comme un pied de nez. Je compare souvent Kuntzel à Godard. Même mépris des cons. Même souffle dans l'essoufflement. Même rire, dans la souffrance, la douleur? Oui? Ou peut-être pas tant que ça : l'apaisement violent. Peut-être. C'était ainsi. Recommencé. Ces belles choses, ces beaux mots, ces beaux corps, cette beauté, quoi! Eh bien oui, cette beauté, attrapée, entre deux vagues, entre deux plans, entre deux soupirs, deux respirations. Et l'on refait la vie, n'est-ce pas Thierry? Je t'aime Thierry, et c'est ça que je veux te dire à l'instant quand tu es mort depuis belle lurette et que deux matrones s'occupent, comme Fasold et Fafner, de la future sculpture de toi. La belle affaire! ça continue, ça se déroule, ça n'en finit pas. Ce défilé sur le boulevard Saint-Michel. Et nos vingt ans? Nos caries, nos dents? Nos angines. De poitrine. Belle affaire!

Tu te souviens?

De quoi?

De cette belle jeunesse?

Pardon?

Je ne comprenais plus rien, pied levé vers le soleil.

Oui, cette belle jeunesse.

Ah non, pas d'accord, on n'avait pas le sou, et on se faisait insulter de partout.

Roland Barthes et Michel Foucault n'étaient pas du tout considérés, cela vous semble étrange, et pourtant ça se passait comme ça : le pire, c'était les acteurs. Ah! les comédiens! les impétrants de la Comédie-Française qui lisaient Lacan : ça c'était l'horreur. Entre Bertrand Tavernier et Jean-Luc Godard, on avait juste de quoi se retourner, avec Thierry Kuntzel.

Thierry Kuntzel fut, là, à ce moment-là, juste : à point. Minéral. Minimal. Gazéfié. Irradié. Judéifié. Marxisé. Enfin, bref! Thierry c'était mon copain et ça vous ne pourrez pas me l'ôter.

Tu comprends?

et puis tu voudrais forcément t'adresser à quelqu'un

à Xavier Douroux : le faux-traître, le faux-meurtrier, le faux-producteur :

le prendre par le collier

Il y eut peut-être aussi quelque chose avant. Forcément. Quelque chose comme le ciel ou l'énergie.

Avant ce film, ces mots. Martin Schäfer fut mon chef.

Opérateur.

Pour deux films.

La question n'est pas là.

Un peu quand même.

Quand même quoi?

ça : précisément.

Terrasse d'un café de Paris.

Deux consommateurs.

Un petit chauve se prend la tête dans sa main gauche.

Son copain chevelu lit "Libération".

On voit le type chevelu lire "Libération". Il feuillette. Et commente.

On voit le petit type chauve - le menton dans sans main gauche - siroter un verre de vin blanc.

Le chevelu développe sa lecture de "Libération".

Le chevelu : "tiens! toi qui es dans le cinéma..."

Le petit chauve ne répond rien, se rince le gosier avec une goutte de vin.

Le chevelu : "Toi qui es dans le cinéma, tu dois le connaître?!?!"

Le petit chauve sirote son vin.

Le chevelu (insistant dans sa lecture de "Libération") : un chef-opérateur est mort. Ils disent qu'ils s'appellent Martin Schäfer.

cut

Musique : Randy Newman

Vincent Nordon et Martin Schäfer : plan-séquence le temps de la chanson.

Au milieu de la chanson, Martin demande :

-T'en veux un autre?

Vincent Nordon dit oui de la tête.

Et puis c'est tout jusqu'à la fin de la chanson.

Ce film : à la rencontre d'un mort. Si vieux.

O oui, je comprends comme cette expression "ce mort si vieux" peut être ridicule et inconvenante.

Ce mort s'appelle Martin Schäfer. Il était très connu, j'étais très inconnu, on s'aimait.

Un jour, je me suis mis à tourner seul - il le fallait bien.

A tourner tout seul.

A entendre des voix dans le cimetière.

A brûler des cartons.

Comme on dit : brûler ses cartouches.

Ses dernières.

L'idée?

Ne pas être moderne.

Surtout pas.

Laisser ça aux sociologues, aux directeurs de musées. De cinémathèques. Dans mon garage.

LA VOIE DE GARAGE.

cut

Et, Monsieur?

Oui?

Pourquoi toujours ce : "cut"?

cut!

On n'avance pas, on fuit.

Oui, donc, et?

Ce fut, donc, un infernal recommencement. Toujours. Et depuis le début.

Une forme d'onde.

De vague immonde.

De recouvrement de tout.

Par-dessus les tombes.

Bon, bref! que veux-tu dire?

Ce plan - sur le cimetière : pas de mécanique. Juste un plan.

Puis s'en aller vite. Fait.

Retour.

Reprendre. Comme on dit : cent fois sur le métier.

Ou plutôt : comme ce métier à tisser. Sans cesse.

Avec le bruit heurté, cahoté, de la machine, qui rappelle vaguement le bourdonnement de la vieille Mitchell sans blimp.

Et puis, tu fais semblant de te tuer. L'orthographe.

Point d'interrogation?

Le paysage contaminé.

Point d'exclamation.

Le rire au café. Ces rires-là que j'aime tant. Fumées.

Caméra dans l'obscur. Et tout reprendre comme on tisse. Sans cesse. Métier.

Le métier.

Tisser.

1976 : l'été brûlant. Je tourne mon premier film avec de l'argent "officiel".

La même année, un peu avant, avant d'avoir l'avan
ce sur recettes, je marche et marche et marche comme un forcené dans le
Bourbonnais.

C'est un printemps déjà très sec. L'herbe est jaune javel.

Je m'assieds cinq minutes sur une borne kilométrique d'une petite départementale. J'allume une cigarette. Je la fume. Puis la jette. Aussitôt le feu jaillit. La sécheresse est - déjà - en cette saison tellement intense que le feu prend immédiatement. Je m'enfuis à travers les bois. Je viens de faire une vraie connerie. J'erre toute la journée au fond des bois, j'entends les hélicoptères, les sirènes. Je rentre à l'hôtel par des chemins détournés. Je me dis : si demain matin j'apprends qu'il y a eu des victimes, je me dénonce. Ouf! le lendemain, pas de victimes, aucun blessé. Je rentre à Paris. Je prépare le film. Brûlant.

Et ça continue. Encore et encore. Comme une mauvaise chanson.

ça part au-dessus des toits, des cimetières.

J'entends encore les sirènes.

Désert?

Images?

Reprendre, donc.

Et ce Martin Schäfer et ce Thierry Kuntzel : qu'avaient-ils donc - bien que jamais ils ne se sont rencontrés - qu'avaient-ils donc? Commun? Communisme? Latin? Latinisme? Germain? Germanisme? Germination des choses et des idées qui se transforment et se transmutent et s'inspirant, en suspirant, en aspirant de l'une à l'autre. En s'aspirant l'une l'autre.

Comme des nuages.

Reprendre.

Encore.

Ces morts.

Ces rêves de mort.

Ces accrochages de morts dans nos rêves.

ça dit quoi?

ce "je ne sais quoi"?

Dans nos rêves?

Comme un accrochage, une installation.

Peut-être.

Je ne sais pas.

Ces accrochages de noms.

Ces accrochages de "NON"!

Toujours dire "NON"!

C'est une autre façon de dire, ou une autre façon de parler : se souvenir de ses morts.

Ses chers morts.

J'ai filmé.

Comme on dit : "j'ai vécu".

J'ai filmé des cimetières. Souvent.

Pourquoi? Pourquoi parler? Pourquoi se parler?

Avant : ce remugle philosophique.

Après : ce film.

Avant : cette étable philosophique.

Après : cet établissement cinématographique.

Passer, donc, au cours de ce scénario, du scénario au film, de l'intervalle au geste, et du fait au faire; passer du mot à la caméra; passer de la solitude au pluriel; passer de l'hiver au printemps.

Passer, passer, passer.

Passez, passez, passez.

Passé, passé, passé.

Puisque tout passe.

Cette Maman, aussi.

En achevant ces lignes, Maman achève sa vie : concordance des temps. Du temps. Montage parallèle, alterné? Puis dé-monter tout ça.

Dérusher.

Ceci, donc : on imaginerait ce qui vient de se dire et s'écrire comme un premier état d'une idée qui se construit à mesure :

"Bien souvent le prochain en a sa bonne part" (Molière).

Reprendre.

Toujours. Un peu décalé.

Imaginer Straub et Heiner Müller ensemble; ou Joyce et Svevo.

Photos.

Puis

passer à Lincoln - Nebraska -

Ottmar et Denise Nordon - en voiture - accident

cut

Ce fut - cet accident - l'accident de ma vie. Ottmar, intellectuel venant de Tchécoslovaquie, épousant ma tante de Nancy - tout ça avant la Seconde Guerre Mondiale - puis partant vers les Etats-Unis - puis, petit garçon, ils me disaient : on veut t'adopter.

Ah?!?!

Mais j'ai des parents.

Oui.

Mais voilà, ils comprennent : mes parents sont - ils veulent que je partent aux Etats-Unis.

Mes parents sont - d'accord, puisqu'ils ne sont pas des parents.

J'ai neuf ans, ça se fait doucement.

Un jour, je suis à l'école : on vient me chercher.

Ottmar et Denise sont morts.

Un camion.

Quand je vois - plus tard - le plan large de Hitchcock avec le champ de maïs - et les routes en équerre, j'imagine une mort comme ça

étable et retable disions-nous, non?

Et puis reprendre, reprendre encore.

Vincent Nordon